

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'Exposition de géographie aux Tuileries, l'Exposition fluviale et maritime au Palais de l'Industrie, voilà pour Paris les centres les plus animés et les plus fashionnables depuis un mois. A cette occasion, nous nous empressons de constater que les femmes ne sont pas aussi frivoles qu'on veut bien le dire : la preuve, c'est qu'elles sont nombreuses à ces réunions. Il faut voir, à l'Exposition de géographie, comme elles suivent indiscrètement les groupes de visiteurs où l'on péroré, tâchant de saisir au passage les explications des savants ! — Il y en a souvent d'illustres, auxquels se mêlent parfois des princesses !

Nous avons, du reste, fait cette observation : c'est qu'il est reçu, et de mode même, qu'une femme soit ou tout au moins paraisse instruite. L'institution des cours de toute sorte nous vaut cela ; aujourd'hui, le genre ne veut plus qu'on envoie sa fille en pension, il faut la conduire au cours. Là, d'excellents professeurs enseignent, non-seulement les sciences ordinaires, mais la physique, la chimie, l'histoire naturelle, les beaux-arts. La mère, accompagnant sa fille, profite de ces bonnes leçons et acquiert ainsi des connaissances qui lui manquaient et dont elle tire parti à l'occasion.

Dans tous les cas, c'est une mode que personne ne songera à blâmer ; nous n'en pouvons pas dire autant de celles qui gouvernent les toilettes du jour ! Mais, ainsi que l'a dit un poète, la critique est aisée et l'art est difficile ! Ceux qui crient le plus fort seraient fort embarrassés si on les mettait en demeure de régler tout seuls de nouveaux costumes. Ils rendraient pourtant un immense service, en ce moment surtout, aux confectionneuses et couturières à la recherche d'idées neuves !

On ne se figure pas le tracassé que donne à tous ceux qui préparent la mode la perspective de la saison prochaine. Nous nous plaignons à entendre les condoléances de chacun : nous y trouvons notre compte et finissons toujours par y voir un peu plus clair

que les plaignants. Ainsi nous pouvons dire, dès aujourd'hui, que les robes seront encore plates, quoique moins tendues, et les confections très-longues. Il ne sera plus question de tabliers indépendants et la robe princesse fera une nouvelle apparition. Cependant, il se présente pour celle-ci certaines difficultés, car après les draperies, les retroussis, les coulissés, etc., du costume actuel, une absence presque complète de garnitures effarouche

la pensée et ferait reculer les plus braves ; mais on trouvera certainement une combinaison.

Il y a de superbes soies brochées avec lesquelles on ne pourra rien faire d'ébouriffé, puis de magnifiques écossais que l'on mélangera avec des velours unis, à la pièce. Les tissus en laine épaisse, à quadrillés ton sur ton, seront choisis pour les costumes de fatigue ; ceux-ci se composeront d'un jupon et d'une polonaise de nouvelle coupe. On nous a aussi parlé d'une forme inédite de robe qui nous paraît appelée à un certain succès, mais nous devons garder le silence jusqu'à nouvel ordre ; nous nous souviendrons lorsqu'il en sera temps.

Les guipures de laine ont fini leur carrière ; on n'emploiera dorénavant que les dentelles de Chantilly. Les broderies de paille et soie sur tulle, comme entre-deux ou dentelle, jouiront d'une grande faveur. Rien de plus joli, entremêlé de belles valenciennes, pour garnir une robe de faille ou de velours noir.

Outre les galons de toutes sortes, qu'on va porter

avec frénésie, il y a un grand choix de passementeries, de franges, de cordelières et de glands, dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Tout cela constituera un précieux choix d'ornements plats, comme semble devoir les préférer la mode prochaine.

La ceinture *Jeanne d'Arc*, dont nous avons signalé l'entrée en ce monde est complètement tombée dans le domaine public ; une femme de bon goût se dispensera absolument d'en faire usage.



P. N° 274. — CHAPEAU D'AUTOMNE.

Nous pourrions ajouter que toutes les chaînes à éventail ont subi à peu près la même vulgarité; il faut voir à Paris de quelle façon tout cela est porté! En général, il est bon de se défier de tout ce qui sent le clinquant, et une femme « comme il faut » évitera toujours pour sa toilette de ville les choses à effet. Non-seulement il ne faut pas attirer les regards dans la rue, mais on doit même viser autant que possible, surtout lorsqu'on est seule, à passer inaperçue.

Les fameux « collets noirs » des conspirateurs de *Mme Angot*, de joyeuse mémoire, menacent de s'implanter dans nos modes futures!

Nous en avons vu l'application sur un nouveau modèle de grand paletot d'hiver. On nous en a également annoncé l'emploi sur des polonaises d'un genre inédit. Ces collets seraient en velours, et des poches, ainsi que des parements mousquetaire pour les manches, donneraient la réplique à cette note. Le velours est assez joli par lui-même pour qu'on ne trouve rien à redire à propos de cette application.

Puisque nous parlons de collets, pourquoi ne répéterions-nous pas un autre on-dit? Les fameux cols *Louis XIII* et *Marion Delorme*, en guipure d'art, verraient revenir pour eux ces jours de prospérité. Faut-il le souhaiter?

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 274.

CHAPEAU D'AUTOMNE. — Chapeau de velours noir. Passe et calotte lisses, bavotet derrière. Le dessous est doublé de soie bleu pâle, laquelle forme une bordure pour le dessus. Nœud alsacien en faille noire sur le sommet devant. Plumes noires et oiseau des Iles groupés dans le bas derrière. Mentonnières en dentelle noire.

G. N° 530.

TOILETTE DE DINER. — Costume en faille grise. — Jupou entouré de deux petits volants surmontés d'un galon de soie assortie. — Seconde jupe ou tunique très longue devant, où elle est garnie de franges à tête grillée, d'un volant et d'un galon. Par derrière, la tunique est à traîne entourée de franges, et l'extrémité, rejetée sur une cordelière en soie assortie, retombe sur le côté. Cette cordelière, maintenue au milieu de la taille par derrière, traverse le devant du corsage et de la tunique pour se fixer sur le côté et retomber en formant des boucles avec glands assortis. — Corsage genre cuirasse, avec col rabattu en faille plus foncée; dans le bas, frange pareille aux précédentes. Le bas des manches est garni de parements semblables au col, de plissés et de nœuds. — Coques de ruban assorti dans les cheveux.

G. N° 557.

CHAPEAU Élisabeth. — Chapeau de feutre marron, à haute calotte et large passe, cette dernière baissée à la Marie Stuart au milieu devant et relevée sur les côtés. Echarpe en gaze crème, drapée autour de la calotte. Le dessus du chapeau est recouvert par une plume amazone havane ombree, qui retombe dans le bas derrière. Un oiseau des Iles, aux ailes déployées, fixe le point de départ de cette plume sur le milieu de la passe. Tour de tête composé de ruches de mousseline gaufrée et de roses avec feuillage.

Description de la planche coloriée n° 1236.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petit garçon de six ans. — Costume en drap léger, de couleur grise. — Pantalon court, boutonné au genou. — Blouse droite, garnie de deux rangs de boutons assortis, fermée sur le côté et serrée à la taille par une ceinture de même étoffe. — Col rabattu et manchettes de toile. Cravate en surah violet. — Chapeau *Jean Bart* garni dessous et dessus d'un ruban violet posé à plat. — Longs bas de fil d'Écosse violet et demi-bottes en chevreau.

2. Costume en foulard de plusieurs tons: gris tourterelle, marron et quadrillé marron et blanc. — Jupou en foulard, à courte traîne et tout

uni derrière, garni dans le bas devant d'un plissé de même étoffe. Trois tabliers superposés ornent le devant: l'un est en foulard marron, les autres en quadrillé; tous trois sont plissés dans leur largeur et terminés par des franges marron à tête grillée. — Corsage en foulard quadrillé, orné dans le haut derrière d'un fichu en foulard tourterelle, formant plastron devant, lequel est fixé au corsage et se boutonne avec lui. Une frange marron entoure les bords extérieurs du fichu, et une ruhe en foulard marron s'échappe de l'intérieur. Nœuds de ruban marron dans le bas du corsage. Les manches, en foulard de nuance tourterelle, sont garnies de plissés et d'un cornet se rapportant aux nuances qui composent le costume. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau de paille noire, à passe enlevée et doublée de velours noir; bandeau de velours et coquelicots tournant dessous pour tomber en traîne derrière. Echarpe en crêpe de Chine paille, drapée et nouée sur le dessus.

3. Petite fille de six ans. — Robe de taffetas rose, garnie sur les côtés de quilles plissées avec ruhe chicorée au milieu. — Petit vêtement *Madame l'Archiduc*, en application brodée de taffetas rose sur tulle blanc, orné de ruches de taffetas dans le haut et fermé par un nœud assorti. — Lingerie festonnée et plissée. — Chapeau de paille garni de ruban rose et de petites clochettes roses.

4. Petite fille de huit à dix ans. — Costume en popeline bleue et foulard quadrillé. — Jupou court, entouré de biais de foulard quadrillé. Poches sur les côtés, à revers quadrillés et nœuds de ruban. — Corsage-veston à dos et manches en foulard quadrillé; le devant, en popeline, est garni de biais quadrillés qui entourent également le haut du cou. Parements bleus au bas des manches. — Lingerie en batiste avec ourlets à jours. — Chapeau de paille garni de bluets et d'un nœud en foulard quadrillé.

DÉTAILS DE MODES

G. N° 557 bis.

1. Parure en nansouck et broderie anglaise. — Col montant, à coins rabattus, avec plastron à petits plis, encadré d'un large col rabattu que termine un nœud de ruban.

2. Bonnet du matin. — Large fond de mousseline; passe avançant en pointe sur le front, composée de bandes brodées, froncées et posées pied contre pied. Double nœud de ruban à flots tombant sur le fond, et larges



1. Parure en nansouck.

coques à bouts flottants entremêlées de bandes brodées, le tout placé en bavotet derrière.

3. Camisole en percale. — Coulisses encadrées de ruches sur le milieu des devants. Col rabattu, entouré de plissés. Des pattes ornées de même forment les épaulettes et traversent les parements du bas des manches. Ceux-ci sont entourés de plis et de plissés.

4. Coiffure de soirée pour dame âgée. — Petit fond de tulle dentelle blanc, et passe assez courte. Une dentelle blanche légèrement ruchée entoure le devant de la passe; une autre dentelle, coquillée d'une façon très-serrée, fait le tour de la calotte en formant panache. Une plume lilas et une aigrette blanche s'échappent du centre de ces dentelles et couvrent le fond de la coiffure. Torsade de ruban sur le milieu de la passe, se termi-

nant derrière. Cache-peigne composé d'églantines avec feuillage et de

ruché. Plastron à petits plis, pour robe ouverte, et cravate de ruban fixée



2. Bonnet du matin.

coques de ruban lilas à bouts flottants, mélangés de barbes de dentelle.



4. Coiffure de soirée pour dame âgée.

devant par une boucle d'acier. Le poignet de la manchette, en batiste et



3. Camisole en percale.

5. Parure, col et manche en batiste et dentelle duchesse, — Col montant



5. Parure, col et manche en batiste.

dentelle, rappelle le genre du col avec son bracelet de ruban et sa boucle.

CAUSERIE

En attendant que les coureurs de villes d'eaux et les fanatiques de villégiature lui reviennent, Paris s'amuse... comme il peut. Les expositions se disputent la foule durant la journée, les théâtres lui ouvrent leurs portes le soir, et les fêtes de charité se chargent de combler les lacunes au profit des inondés. Dimanche dernier, on assistait, au Palais de l'Industrie, à un magnifique festival organisé sous le patronage de M^{me} de Mac-Mahon; quelques jours auparavant, un *fancy-fair* avait attiré de nombreux visiteurs dans le jardin du concert Besselièvre.

Tout en rendant justice à ses organisateurs, nous devons reconnaître que ce *fancy-fair* ne rappelait que de très-loin la fête précédemment donnée au profit de la Société maternelle, et de plus loin encore celle qui eut pour but, en 1825, de célébrer avec pompe la Saint-Henri.

C'était la première année que Charles X habitait Saint-Cloud comme roi. M. de Cossé fut chargé de diriger les préparatifs, et il imagina avec M. Bérard, directeur du Vaudeville, de représenter, dans le jardin du palais, une vraie foire de village, dont les boutiques et les baraques seraient occupées par les artistes du théâtre.

Dans la première des boutiques placées sur la pelouse, devant le château, se tenait Mlle Minette, une célébrité d'alors, costumée en bouquetière napolitaine, et qui offrit à la duchesse de Berry un superbe bouquet, en l'accompagnant d'un compliment de sa composition, en langue italienne et fort adroitement tourné. Venaient ensuite Mme Pauline Geoffroy, présidant un comptoir de limonadière; Mlle Clara, vendant des bonbons; Mme Hervey, assistée de l'acteur Philippe, tenant une boutique de joujoux. Tous costumés, bien entendu, le mieux du monde.

Les acteurs Guillemain, Isambert, déguisés en marchands de chansons, débitaient sur tous les tons leurs marchandises. Une chanson de M. de Rochefort, — le père d'Henry Rochefort, — sur la prise de Pampelune, eut les honneurs de la journée. Plus loin, Joly en paillasse, Fontenay en Cassandre, Armand en singe, égayaient les assistants par d'abracadabrantes parades.

Un tir aux macarons, des jeux de toutes sortes, un théâtre de pantomimes complétaient cette fête villageoise qui, malgré ses raffinements, avait su garder son caractère.

Ces détails rétrospectifs prouvent une fois de plus qu'il n'y a rien d'absolument neuf et qu'en toutes choses les précédents sont bons à consulter.

Dans les premiers jours du mois qui vient de finir, le Danemark, ou plutôt le monde entier, — car les grands hommes n'appartiennent pas seulement à la terre qui les a vus naître, — a perdu une de ses plus pures gloires littéraires. Hans Christian Andersen est mort à Copenhague à l'âge de soixante-quinze ans. Il était né à Odensée le 2 avril 1805.

Poète populaire et justement aimé, Andersen doit surtout sa réputation à ses contes, qui sont autant de chefs-d'œuvre d'invention, de bon sens, de finesse humoristique et de sentiment exquis: conceptions parfois bizarres, sous lesquelles se cache toujours une idée philosophique. Du reste, la vie du grand écrivain, traversée au début par mille vicissitudes, est elle-même attrayante comme un conte de fée, et la fantaisie y tient une si large place qu'elle ne pouvait manquer de se retrouver dans l'œuvre du poète.

Né dans une condition des plus humbles (son père était un pauvre cordonnier et sa mère une simple blanchisseuse), orphelin presque en naissant, Andersen fut envoyé d'abord dans une école de charité, puis mis en apprentissage dans une manufacture de drap, à Odensée, où il imagina de composer une tragédie sur le roman de Pyrame et Thisbé. Il avait alors quatorze ans. Il était

parvenu à économiser treize rixdales (environ trente-sept francs) lorsqu'il prit la résolution de chercher fortune et de courir le monde.

— Et que veux-tu faire? lui demanda sa mère effrayée.

— Je veux devenir fameux! répondit le jeune Andersen, qui eut le rare bonheur d'être prophète en son pays.

Et il partit pour Copenhague avec ses treize rixdales. Grâce à l'appui du poète Elenschlager, il y compléta ses études, se fit homme de lettres et, après des commencements douloureux, conquit si bien le succès que quelques-unes de ses œuvres n'ont pas été traduites en moins de quinze langues.

Il n'était pas encore célèbre lorsqu'il fit, en Allemagne, la rencontre d'un homme pour qui la Fortune se montra beaucoup moins tendre.

En 1790, raconte M. Jules Noriac, le marquis de Boncourt-Chamisso suivit ses parents, qui émigrèrent. Sous Bonaparte, il revint et demanda un emploi pour vivre; cet emploi lui fut refusé. Il retourna en Allemagne, à Berlin, en disant:

— On m'a chassé de mon pays parce que j'étais noble et riche, aujourd'hui on me chasse parce que je suis noble et pauvre.

Ceci est de l'histoire.

Chamisso, qui devint l'un des poètes lyriques les plus remarquables de l'Allemagne, — Chamisso, ce naturaliste qui illustra l'expédition d'Othon Kotzebue, — enfin Chamisso, l'auteur de *L'Homme qui a perdu son ombre*, un conte qui pourrait être signé Voltaire, Sterne ou Andersen, — Chamisso ne trouva pas à vivre dans sa patrie. On lui refusa la place qu'il ambitionnait pour avoir du pain; et si je vous disais quelle était cette place, vous ne voudriez pas me croire, tant la chose vaut la peine qu'on en pleure. Le marquis de Boncourt-Chamisso demandait une place de professeur au collège de *Napoléonville*!

Bonaparte était un grand homme, ses ministres étaient de grands ministres. Ah! si Chamisso revenait aujourd'hui!...

Eh bien! s'il revenait aujourd'hui, ce serait absolument la même chose, parce qu'en France il y a une condition absolue pour arriver à quelque chose. Dans ce pays qui a la prétention de valoir mieux que les autres et qui semble faire peu de cas de ce qui se passe au loin, cette condition, c'est d'être étranger.

Pour revenir à Andersen, qui trouva toujours en France le meilleur accueil, nous recommandons à nos lecteurs et lectrices la traduction que MM. Grégoire et Moland ont faite de ses *Contes danois* et que MM. Garnier frères ont publiée en 1874. Les mêmes éditeurs préparent un recueil de *Nouveaux contes danois* qui ne le cèdent en rien aux premiers, si nous en jugeons par un de ces singuliers récits que nous nous proposons de reproduire.

L'espace nous manque malheureusement pour indiquer le sujet de ces contes dans lesquels Andersen excellait (il n'avait pas son pareil surtout pour ces *histoires de bêtes* qui font les délices des enfants et charment aussi les hommes), ainsi que des autres œuvres qu'il a composées en France, en Suisse, en Italie, — trois pays où il inspira des amitiés qui ne se sont jamais démenties.

Laissons le poète danois à sa gloire et terminons par une anecdote que l'on pourrait croire parisienne.

C'est à Saint-Omer qu'a été entendue cette boutade d'un garçon du restaurant de la Porte-d'Or...

Ainsi que tous ses collègues, il importunait deux dineurs, en répétant à chaque instant: « A présent, que faudrait-il vous servir? »

L'un d'eux répondit:

— Donnez-nous un peu de répit!

— Je vais voir s'il en reste, monsieur, répondit le garçon né malin.

Et il ne revint pas.

Ludovic SAUVEUR.

MENUS PROPOS

Un magistrat, M. le conseiller Desmazes, qui tient à honneur de passer pour un gourmet littéraire, a eu l'idée d'écrire une histoire complète du *Bailliage du Palais-Royal de Paris*. Son livre est fort carieux; nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote qu'on va lire.

En 1783, M. de Crosne, lieutenant de police, fit placer des lanternes de couleur rouge à la porte des commissaires de police, afin, disait l'ordonnance rendue à cet effet, que, pendant la nuit, on pût recourir facilement à ces officiers publics. Cette utile mesure fut saluée par l'épigramme suivante :

Le commissaire Baliverne,
Aux dépens de qui chacun rit,
N'a de brillant que sa lanterne,
Et de terne que son esprit.

Doté d'un nom comme le sien, ce commissaire, avec ou sans lanterne, était voué de naissance aux épigrammes.

* *

A propos de curiosités, voici une autre perle empruntée à la *Correspondance de J.-J. Ampère*. La lettre qui lui sert d'écritin est datée de 1837 et signée Doudan.

« Il n'y a nulle querelle dans ce Paris, ni dans le monde réel ni dans le monde des idées. Il n'y a que l'*Univers* qui ait un peu d'entrain d'esprit. Il nous a montré par d'invincibles arguments qu'un miracle est d'autant plus digne de créance qu'il est plus absurde. De bons esprits ont cru pouvoir lui répondre; pour moi, j'ai une parole décisive en faveur de l'*Univers*. Le lecteur du roi Stanislas lui lisait la Bible :

« — Dieu lui apparut en singe...
« — En songe, reprend le roi un peu scandalisé.
« — En songe ou en singe, réplique le lecteur, Dieu est bien le maître!

« La devise de l'*Univers* est : Dieu lui apparut en singe. »

Avions-nous tort de dire que c'était là une perle ?

* *

De l'*Univers* à la *Vie parisienne*, il y a quelque distance; n'importe, franchissons à pieds joints, et cueillons cette fleur :

M^{me} S... a quelques amis à diner.

Tout n'est pas aussi bon qu'à l'ordinaire. Elle s'en excuse : il a fallu prendre quelqu'un pour remplacer sa cuisinière qui a perdu son mari et l'a enterré ce matin.

— Oui, reprend M. S..., et pour toute la maison c'est un triste jour. Aussi, ma chère amie, ce n'était pas le cas d'avoir sur votre table une corbeille de fleurs.

— Mais d'où viennent-elles? Jean, est-ce vous?

— Non, madame. C'est le bouquet qui a servi pour la cérémonie. La cuisinière l'a rapporté parce que Madame avait du monde à diner.

Tout le monde se leva de table; mais on était au dessert.

* *

Épitaphe relevée dans un cimetière de province, et qui est plus gaie qu'elle n'en a l'air :

Ô MON ÉPOUSE CHÉRIE, TU ES DANS LE CIEL.
ATTENDS-MOI, J'IRAI TE REJOINDRE BIENTÔT.

Que dites-vous de ce mari qui se donne ainsi ses entrées dans

le paradis, sans même parler de s'arrêter quelque temps à la station du purgatoire?

Il avait une bonne opinion de lui, ce veuf-là!

X. Y.-Z.

LES CHATEAUX DE CARTES

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Trouville. — En latin : *Non licet omnibus adire... Corinthum!*

Aussi, pendant que florissent les bains de mer, la campagne des environs de Paris fait-elle prime auprès de tous ceux que leur occupation retient « attachés au rivage » de la Seine. Profitons-en pour dire un mot de ce qu'on peut appeler la villégiature à la parisienne.

Les Parisiens entendent la campagne un peu comme les marchands de jouets. Une maisonnette en carton avec trois manches à balai autour, en guise d'arbres, et un pot de gazon en façon de pelouse. Voilà leur idéal.

Pour atteindre leur maison des champs, ils ont un chemin de fer à prendre, qui part à heure fixe et qui les oblige, la plupart du temps, à des courses folles pour ne pas arriver à la gare au moment où le guichet vient d'être fermé. Ce n'est pas tout : parvenus à la station, ils ont un omnibus qui les mènerait à la porte, s'ils avaient la chance d'y trouver place; mais, neuf fois sur dix, il part sans eux, et c'est après avoir fait la route à pied, calcinés, rompus, pondreux, qu'ils peuvent s'asseoir enfin à l'ombre de leurs géraniums.

Que ne pourrait-on dire encore de tout ce qui se passe pour le bourgeois villégiaturant aux environs de Paris? Du potager dont chaque carotte revient à vingt-cinq francs; du poulailler où nese pondent que des œufs d'or par le prix dont on les paye; de la serre où le jardinier fait pousser des primeurs pour la plus grande gloire du marché voisin; que sais-je encore?

Il est avéré que c'est leur amour des champs qui dévore les économies des boutiquiers ou des employés de Paris et finit par les mettre eux-mêmes sur la paille.

Tous n'ont qu'à jeter leur regard autour d'eux pour en avoir la preuve; aucun, cependant, ne manque de se créer le souci d'une maison à la campagne. Ils y enfouissent sou à sou leurs épargnes, sous le prétexte « d'avoir un coin où se retirer. »

Leur acquisition faite, ces braves gens la décorent avec un goût qui atteste chez eux une passion plus violente qu'heureuse pour les arts : bassins à jets d'eau et à poissons rouges, kiosques chinois, grottes rustiques, ponts en bois, ruines en carton; rien ne manque à ces paradis — réduction Collas — de l'industrie en rupture de comptoir.

Un beau jour, notre propriétaire, son fonds de commerce vendu ou sa mise à la retraite prononcée par l'administration à laquelle il appartient, se retire dans ses terres. Il continue d'embellir plus que jamais sa retraite, tant et si bien qu'il est obligé, à la fin, de la mettre en vente pour en acquitter les frais d'entretien. Mais les notaires, les huissiers, les prêteurs sur hypothèques d'un rayon de vingt lieues, s'entendent pour barrer le chemin aux acquéreurs, et le malheureux ne s'en tire qu'en perdant la presque totalité de sa mise de fonds. Il revient alors à la ville, honteux, l'oreille basse jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Boutiquiers, employés, et vous tous, gens de petite épargne, méfiez-vous de vos rêves idylliques et de l'appât trompeur des campagnes à persiennes vertes. Les feuillages de leur jardinnet sont pleins de périls. On y prend là, presque toujours, l'ombre pour la proie.

Ch. DAVID.

CHRONIQUE DES SAUX

S'il est un endroit où la chronique en villégiature dût aller, cette quinzaine, c'était bien à Sassetot, et elle n'y a pas manqué. Il a été fait, ces jours derniers, beaucoup de bruit dans la presse — pour bien peu de besogne — autour du château de Sassetot-le-Mauconduit; si les journaux eussent su, dit le *Sport*, combien leur excès de zèle était désagréable à l'auguste voyageuse qui habite cette résidence, ils eussent certes gardé, sur le petit fait de Gerponville, le silence qu'il comportait.

L'impératrice Elisabeth d'Autriche est venue à Sassetot de préférence à tout autre endroit notoire des bords de l'Océan pour y trouver le calme et le repos, et voilà que la presse l'assourdit de ses alinéas et amène à sa retraite toutes les autorités de l'endroit: sous-préfet, maire, que sais-je encore! Le beau plaisir, n'est-ce pas?

En dépit de ce mécompte, la belle et bonne souveraine, désireuse de prouver hautement toute sa sympathie à la rive normande, où elle a reconforté sa santé, a manifesté l'intention de faire trêve à la consigne formelle de retraite qu'elle s'était imposée et d'assister au concert donné à Fécamp, au profit des pauvres.

Mais, par malheur, ce concert, qui devait avoir lieu à la fin de la semaine dernière, a été remis au samedi suivant, et l'impératrice a dû se demander si les obligations de la souveraineté lui permettraient de rester à Sassetot jusqu'à cette époque.

Sa Majesté n'a guère laissé passer un seul jour sans faire des excursions à cheval dans les deux vallons si pittoresques entre lesquels est bâti le château de Sassetot. Etretat, la Grande-Rue, Saint-Martin-aux-Bunaux, Auber-ville-la-Manuel avec son beau château de la Renaissance, la vallée de la Durdent, ont eu la visite réitérée de la voyageuse.

L'impératrice, à Sassetot, s'habille avec une extrême simplicité. La nuance de ses robes ne varie pas entre le noir et le gris deuil. Elle porte, au château, une robe dont la coupe particulière est charmante et mérite d'être mentionnée: c'est une tunique collante, sans plis ni fronces devant, avec trois gros plis par derrière.

Chaque jour, Sa Majesté reçoit des nouvelles de l'empereur,

son époux, et de ses enfants. Elle s'occupe de composer tout un album des points de vue qui l'ont frappée le plus durant son séjour. Une de ses dames, aquarelliste distinguée, s'est chargée de peindre, tout exprès pour elle, certaines vues où la photographie n'a point passé.

La musique et le travail à l'aiguille occupent aussi le temps de l'auguste touriste. Sa Majesté brode avec une perfection qu'admiraient les meilleures ouvrières de Paris.

Tout le pays est enchanté de son séjour, source de bienfaits sans nombre, et le voit avec grande peine toucher à sa fin. Comme quelqu'un voulait parler devant l'impératrice de « l'affaire de Gerponville », Sa Majesté lui ferma la bouche par ce mot:

— Mais l'affaire de Gerponville s'est passée à Paris!... Il faut l'y laisser.

Il faut vraiment notre manie des infiniment petits pour que la chose en question ait un instant occupé le public. M. Thiers, qui sait par cœur la place que les moindres détails tiennent en France, disait une fois, étant Président de la République, un mot bien caractéristique à ce sujet.

Il se plaignait du mal que lui faisait aux yeux, déjà fatigués par un travail excessif, la réverbération du soleil.

— Pourquoi ne portez-vous pas des lunettes bleues? lui demanda quelqu'un.

— Changer la couleur de mes lunettes! je m'en garderais bien, répliqua-t-il; on en ferait une question gouvernementale et le pays en serait agité pendant un mois.

Tout d'abord, on serait tenté de reprocher à la presse la complaisance qu'elle met à propager et à grossir les futilités qui lui parviennent; mais en y songeant bien, on arrive à se féliciter de voir les

journaux entretenir chez nous cet esprit de légèreté, qui est un des bons côtés de notre génie national.

Le Français est né prodigue, étourdi, futile, mais ce sont là des défauts dont l'envers est une qualité.

C'est l'esprit de frivolité, soyons-en certains, qui nous redonnera ce goût du plaisir, du mouvement, du péril, qui fait les peuples gais, braves, hardis, et, nous restituant nos penchants naturels, nous rendra la prospérité dont ils furent la source autrefois.

BACHAUMONT.



G. N° 557. — CHAPEAU Elisabeth.





Long, imp. des Marchés. 66.

J. B. L. J. J.

1256

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu. 92

Costumes de M^{lle} M^{re} Bataillon, rue Chérese. 5.

Rubans et Parapenterie A la Ville de Lyon - Jupons et Cornures de P. de Plument, r. Vivienne. 33.

Parfums de la M^{re} Violet, Boul. des Capucines. 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30 Henrietta Street, Covent Garden, W. 1.



PLANCHE G, N° 550. — DESCRIPTION, PAGE 422.



TOILETTE DE DINER

LA NUIT PORTE CONSEIL

(NOUVELLE.)

I

Edouard Barbedié était fils d'un marchand de soieries, mort depuis quelques années. Il n'avait pas voulu continuer un commerce auquel il ne s'était jamais mêlé. Il vendit le fonds qui était bien achalandé, et, cette somme réalisée, avec ce qu'il avait d'autre part, il se trouva à la tête de vingt-cinq mille francs de revenu.

Peut-être qu'un autre, à son âge (il avait vingt-cinq ans), eût acheté chevaux et voitures et se fût installé en *petit maître*. Mais Edouard Barbedié n'eut aucune de ces fantaisies-là; il prit au Marais un logement de douze cents francs, garda comme domestique un ancien garçon de magasin de son père, et mena la vie le plus doucement possible, sans heurts, sans excentricités.

Il déjeunait chez lui et dînait au restaurant. La desserte de sa table suffisait et au delà pour le déjeuner et le dîner du valet. L'appartement était du reste élégamment meublé, mais surtout confortablement installé; et ces deux jeunes hommes y faisaient le meilleur ménage du monde. Tous les matins, le domestique disait à son maître :

— Bonjour, monsieur Edouard.

A quoi Barbedié répondait :

— Bonjour, Marcou.

Et ce langage familial restait à l'unisson pendant tout le jour. Il y avait deux ans que cela durait ainsi, sans que jamais le moindre nuage eût passé sur cette vieille lune de miel. Et pourtant Marcou était jaloux ! Tout étranger arrivant chez son maître était envisagé par Marcou d'un œil méfiant; tout personnage, quelle que fût son importance, prenait dans son esprit l'aspect d'un valet venant avec l'intention de lui couper l'herbe sous le pied. Aussi combien éliminait-il de visiteurs !

On était en novembre. La matinée était froide et brumeuse, et Edouard Barbedié, après son déjeuner, fumait un cigare en se chauffant les pieds au poêle de faïence de la salle à manger. Marcou, pendant ce temps, déjeunait à la cuisine.

Quelqu'un qui, sans être vu, aurait pu observer Barbedié à cette heure, se fût certainement qu'il avait devant les yeux le mortel le plus heureux de la terre. Le cigare était bon; l'on en pouvait juger à sa cendre blanche; le café survivait, ravivé par un verre de vieux et excellent cognac, et Barbedié jubilait. Il n'était pas beau, mais il n'était pas laid. Sa grosse tête frisée portait haut, et son visage, bien que les traits en fussent forts, respirait une si loyale franchise que tout ce faciès en était illuminé. Il avait les dents blanches et les yeux bleus; et ses cheveux étaient blonds, presque roux.

Donc, tout en dégustant son cigare, il prêta l'oreille; il avait entendu sonner. Puis, comme une sorte d'altercation s'engagea entre Marcou et le visiteur, il se leva lentement et ouvrit la porte de la salle à manger.

— Qui est là ? demanda-t-il froidement.

Un monsieur, vêtu de noir, se dégagea de la porte, où Marcou le retenait, et s'avançant de quelques pas, répliqua :

— C'est à monsieur Edouard Barbedié que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même; donnez-vous la peine d'entrer.

— Eh bien ! en voilà un qui est hardi, murmura Marcou en entendant fermer la porte de la salle à manger derrière son maître.

— Que désirez-vous de moi, monsieur ? demanda Barbedié à l'étranger.

— J'ai à causer longuement avec monsieur.

— Alors asseyez-vous.

L'étranger s'assit, sortit de la poche de son paletot un paquet de papiers et dit :

— Vous êtes fils de monsieur Melchior Barbedié et de Georgette Méro, de leur vivant marchands de soieries en gros et demeurant rue des Fossés-Montmartre, à Paris ?

— Effectivement, monsieur, répondit Barbedié; mais voulez-vous m'apprendre à quel propos cet interrogatoire ?

— Je vais vous dire, et j'eusse dû commencer par là. Je suis notaire à Lyon, et à ce titre j'ai reçu le testament de M. Barbedié (Adrien), fabricant de soieries à Lyon. M. Barbedié (Adrien), vient de mourir, vous instituant son légataire universel.

— Je ne connaissais point mon oncle, je n'ai donc pas à le pleurer; mais je lui sais vraiment un gré infini de cette attention.

Le notaire observa un instant le jeune homme, laissant voir un certain étonnement. Après cet examen, il reprit :

— C'est une grosse affaire pour vous que cet héritage. Avez-vous l'intention de continuer les affaires du testateur ?

— Pas le moins du monde.

— Alors j'ai acheteur pour la fabrique et les métiers. Il y a quatre cent vingt mille francs placés sur première hypothèque, cent mille francs de fonds de roulement, et enfin le foncier, composé, comme vous savez, du château du Fol et de ses dépendances, affermées quatorze mille francs.

— Je ne connais pas le château du Fol, répondit Barbedié; mais je vous laisserais parler jusqu'à demain sans vous interrompre, tant votre conversation est de mon goût.

De nouveau le notaire regarda Barbedié avec étonnement.

— Cela fait un chiffre assez rond, poursuivit-il; mais il y a dans le testament un codicille qui ne sera point de votre goût ?

— Et quel est ce codicille ?

— Avec la succession doit vous revenir une fillette, la filleule de feu M. Barbedié (Adrien).

— Eh bien ! répartit Edouard, si la fillette est jolie, cette portion d'héritage ne me déplaît point. La filleule de mon oncle habitera le château du Fol et y tiendra ma maison.

— Pardon, monsieur, poursuivit le notaire, je me serai mal expliqué, ou bien vous ne m'aurez pas compris. Mademoiselle Marianne Richardot est indivise avec l'héritage, c'est-à-dire qu'à tout bien prendre, elle y a droit tout autant que vous.

— Je ne comprends pas bien ?

— Je vais alors m'expliquer tout à fait clairement. En épousant mademoiselle Marianne Richardot, vous entrez en possession de la succession de votre oncle; si ce mariage ne vous convient pas, mademoiselle Marianne bénéficie de votre refus de l'épouser, et devient, elle, alors à son tour, légataire universelle.

— Avez-vous connu mon oncle ? demanda Barbedié.

— Evidemment.

— Il devait être un fameux original ? et je gagerais que c'est le fond de votre pensée.

— Mais pas du tout.

— Mon cher monsieur, reprit Edouard, les dernières volontés de mon oncle n'ont pas le sens commun. C'est tout simplement un mariage et non un héritage qu'il me fait proposer après son décès. La fortune de la demoiselle n'est pas désagréable, mais ma position en vaut une autre; et sans aller plus loin, dans le quartier que j'habite, je trouverais un aussi riche parti.

— Avec cette différence, dit en souriant le notaire, que si la demoiselle, votre voisine, refusait votre main, elle ne serait pas obligée de vous abandonner ses écus. Je vais de nouveau, et plus nettement encore, vous établir votre position vis-à-vis de mademoiselle Marianne Richardot. Feu mon client vous légua tout son bien, à condition que vous épouserez sa filleule; en cas de refus de votre part, la filleule prend votre lieu et place et tout est dit. Mais, il y a toujours un mais, si c'était mademoiselle Marianne

Richardot qui refusait de vous épouser, elle perdrait à son tour tous ses droits.

— Combien valent la fabrique et les métiers? interrompit vivement Barbedié, dont le visage prit une expression de malignité sérieuse.

— J'ai acheteur pour cinq cent mille.

— Vingt-cinq mille et neuf mille, trente-quatre mille; et cinq, trente-neuf, et quatorze, cinquante-trois mille.

Ceci avait été marmotté plutôt que dit; mais le notaire n'en conclut pas moins que le neveu de son client était calculateur.

— Je me ferai refuser, pensa Barbedié, ou tout au moins j'amènerai la filleule à une avantageuse transaction.

Puis reprenant tout haut :

— Êtes-vous à Paris pour d'autres affaires, cher monsieur...

— Annibal Briançon, dit le notaire; je n'ai absolument à m'occuper que de cette affaire.

— Eh bien! nous dînerons ensemble aujourd'hui et demain, et après-demain nous nous mettrons en route.

— Voilà, repartit gaiement Briançon, qui est admirablement parler.

— Alors, cher monsieur Annibal, je vais sortir avec vous pour acheter quelques objets nécessaires pour ce voyage, donner des ordres à mon armurier, car il doit y avoir du gibier au Fol? et ce soir, à six heures, réunion chez moi pour dîner.

II

« Je me ferai refuser, » s'était dit Edouard Barbedié, et dans cette grosse tête frisée avait aussitôt surgi toute une conception de sauvetage pour la succession *Barbedié (Adrien)*.

Le notaire et le jeune homme se séparèrent sur le boulevard. Edouard alla d'abord dans plusieurs magasins d'articles de voyage, et sortit du dernier qu'il avait visité ayant l'air pleinement satisfait. De là, il alla chez son tailleur, et enfin chez Berisme. Puis il rentra chez lui pour se concerter avec Marcou sur la façon dont on traiterait maître Annibal Briançon.

Ce fut à la gare de Lyon que maître Briançon attendit son nouveau client. Ils s'étaient quittés la veille assez tard, dans la nuit, et s'étaient donné rendez-vous à cette gare pour y prendre le train de Lyon traversant le Bourbonnais; car Barbedié avait nettement déclaré qu'il ne voulait point aller à Lyon, mais au Fol, où se trouvait en ce moment Marianne Richardot.

Le jour du départ, la neige tombait par gros flocons. Les voyageurs étaient peu nombreux et maître Briançon, en voyant arriver Edouard Barbedié, bénit le ciel du peu de voyageurs qu'il voyait dans les salles.

Barbedié s'était composé, pour ce voyage, un costume si excentrique, que Robinson Crusoé eût pu s'en montrer jaloux. Edouard Barbedié portait un large pantalon en peau de chèvre, le poil en dehors, et en cela il n'était que l'imitateur de Crusoé. Le pantalon se perdait dans de larges bottes fourrées, montant jusqu'aux genoux. Un gilet en astrakan et une veste pareille se croisant au moyen de larges tresses d'argent complétaient son costume, que devait recouvrir pendant la route une simple pelisse en oursin.

Ainsi costumé, Edouard Barbedié, vu de dos, ressemblait à un Cosaque; la ressemblance était d'autant plus flagrante que le voyageur avait pour couvre-chef un long bonnet d'astrakan gris, dont l'extrémité pointue retombait sur l'épaule.

En voyant arriver, ainsi costumé, ce jeune homme que, la veille encore, il avait vu si élégamment et si raisonnablement vêtu, maître Briançon eut un soupçon qui parut un instant l'importuner.

— Par cette excentrique façon de se vêtir, voudrait-il se faire refuser? pensa-t-il.

Le train partit, et pendant tout le voyage Briançon se complut

à penser qu'arrivés à la station où ils devaient prendre la voiture qui les conduirait au Fol, Edouard Barbedié changerait de costume; il n'en fut rien. Il traversa stoiquement Saint-Gérard, escorté par les rires et quelques huées, et monta avec le notaire dans l'une de ces cruelles voitures du pays qui émoussent l'âme et détraquent le cerveau. Comment se fait-il que Dante n'ait point mentionné ce véhicule infernal appelé *patache* en Bourbonnais et en Auvergne?

— Décidément ce jeune homme a une mauvaise idée, se dit Briançon en sortant de la petite ville.

Il y avait sur la terre un pied de neige, de sorte que les voyageurs ne furent pas trop secoués dans la patache. Ils arrivèrent au Fol à la tombée de la nuit, après être restés près de dix heures en route. Pendant ces dix heures de froideur insupportable, le notaire dut envier, plus d'une fois, le costume bizarre de son client. Le temps était couvert, mais par moments un rayon de lune s'échappait entre de gros nuages chargés de frimas, et Edouard Barbedié, avant d'arriver au Fol, put se faire une idée de l'importance de ce château, que lui léguait conditionnellement son oncle.

C'est une ancienne maison forte du XIV^e siècle, entourée aux trois quarts par un vaste étang et adossée pour l'autre partie à une chaîne de rochers, plantés de sapins gigantesques. Ces sapins sont au nord de l'habitation, de sorte que lorsque la bise souffle, il règne dans ces grands arbres de tristes plaintes et de puissants gémissements.

— Tiens, dit Edouard Barbedié en traversant le pont-levis, l'oncle Adrien n'avait point mauvais goût. Ce vieux manoir me plaît, et pour peu que la filleule soit agréable, ce sera vite une affaire décidée.

Un faible rayon de lune éclairait en ce moment le visage de Briançon; il sembla à Edouard que sa réflexion faisait faire au notaire une grimace qui ne l'embellissait point.

L'automédon descendit de la travée unissant les brancards, qui lui servait de siège, il tira une grosse chaîne de fer qui pendait à côté d'une lourde porte, et une cloche, qui eût pu pour son volume appeler les fidèles les plus éloignés au service divin, tinta deux fois. Il y eut un va-et-vient de sabots dans le château, quelqu'un traversa la cour et la lourde porte tourna lentement sur ses gonds.

— La demoiselle est-elle ici? demanda le notaire à une jeune montagnarde dont l'air était fort résolu.

— Oui, monsieur Briançon, répondit cette fille, qui envisageait obstinément Edouard Barbedié.

— N'est-elle point couchée?

— Pardi! Si elle n'est pas au lit, elle ne tardera pas à s'y mettre, il y a longtemps qu'elle est montée. Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs, ajouta la servante, je vais vous montrer le chemin.

Et elle conduisit les voyageurs au salon, où brûlait un grand feu, puis elle alla avertir sa maîtresse.

— Diable, dit Edouard Barbedié, voilà une pièce artistement ornée et somptueusement meublée; et pour peu que mademoiselle Marianne accoste tout ceci, je ne contrecarrerai point les volontés de mon oncle.

Une fois encore, il sembla au jeune homme que le notaire avait fait la grimace. Il allait lui demander si le froid de la route ne lui avait pas donné des coliques; mais il en fut empêché par un bruit de sabots qui descendaient rapidement l'escalier. La porte du salon fut brusquement ouverte par la jeune servante, qui cria d'une voix de baryton :

— Mademoiselle Marianne Richardot.

Barbedié vit entrer une jeune paysanne, ayant des sabots luisants neufs, une coiffe montagnarde surmontant un chignon d'un volume exorbitant. Edouard avait fait un mouvement; il se dit :

— J'aimerais assez cette fille pour servante de ma femme ; mais pour en faire ma femme... nenni !

Elle s'était avancée vers eux avec une désinvolture que son costume montagnard ne comportait point.

— Bonsoir, monsieur Briançon et votre compagnie, dit-elle ; bonsoir aussi à vos bons anges.

Barbedié s'était contenté de s'incliner devant le traditionnel accueil des montagnes. Le notaire se chargea de la présentation.

— Oh ! répliqua-t-elle, je me doutais bien que c'est le neveu de mon parrain ; aussi c'est à lui de commander ici ; voulez-vous qu'on vous serve à souper, monsieur Edouard ?

— A vous parler franchement, répondit Barbedié, je ne serais pas fâché de casser une croûte et de boire un verre de vin.

— Tu entends, Nanette, répliqua mademoiselle Richardot. Fais servir tout de suite une croûte et un verre de vin à monsieur Briançon.

— J'aurais encore plus de pelletteries sur le corps que je n'en ai, que cette sotte paysanne ne me refuserait pas, se dit Barbedié ; je suis rasé !

Marianne, malgré ses sabots, sa robe de bure, n'en fit pas moins avec la plus agréable cordialité les honneurs de la table. Plusieurs fois, pendant le repas, Barbedié crut s'apercevoir de sourires échangés entre Briançon et la jeune fille ; mais comme il était déjà fort embourré, cette entente manifeste entre sa co-héritière et le notaire ne mit pas un nuage de plus sur son front.

III

Briançon avait quitté le Fol. On traversait une dure hivernée. La neige tombait une partie de la journée, et les nuits étaient claires, des étoiles brillaient sur un ciel qui paraissait d'acier. Sur les montagnes il y avait trois pieds de neige. Les animaux sauvages mouraient de faim, et les loups venaient hurler aux portes des demeures, alors enfouies sous des monceaux de neige.

Les hauts sapins du Fol craquaient sous le poids du givre, et la bise qui s'engouffrait dans leurs branches glacées y produisait de lamentables gémissements. Des arbres entiers brûlaient dans l'immense cheminée du salon. Impossible de chasser en temps de neige, dame loi s'y oppose ; se chauffer était donc le seul plaisir qui fût à la portée du jeune homme.

Les premiers jours qu'ils furent seuls, Edouard et Marianne furent assez embarrassés de leur contenance : ne sachant trop que se dire, ils ne se disaient rien ; mais l'habitude d'être ensemble, la liberté d'être seuls, leur donna bientôt ce désir d'épanchement qu'éprouve la jeunesse. De cet épanchement à la familière intimité il n'y a qu'un pas ; et pour preuve, c'est qu'un soir, après le dîner, tout en tricotant un bas de laine, Marianne demanda au jeune homme :

— Monsieur Edouard, le costume que vous portez est tout à fait commode par un temps aussi rude ; mais vous allez dire que je suis bien curieuse de vouloir savoir si vous le conserverez pendant le mois de juillet ?

— Edouard, à cette question naïve, ne put s'empêcher de rire.

— Oui, mademoiselle, répliqua-t-il en se faisant sérieux ; les matinées et les soirées sont très-fraîches à Paris pendant le mois de juillet.

— Alors vous êtes toujours habillé de même ?

— Ma foi, à vrai dire, à peu près.

— Et si vous étiez marié, vous donneriez le bras à votre femme avec cette culotte en peau de bique ?

— Si j'étais marié, répondit sentencieusement Edouard, je donnerais le bras à ma femme avec mon bras ; mais ma culotte de peau de bique marcherait à côté d'elle.

— Une drôle d'idée, tout de même ! répliqua la jeune fille.

La conversation cessa un instant ; puis, comme Marianne était en train de parler, elle reprit :

— Maintenant que vous avez le château du Fol, continuerez-vous d'habiter Paris ?

Edouard Barbedié envisagea la jeune fille. Il la trouva jolie ; il l'avait trouvée telle le jour de son arrivée ; mais il se dit que ce jour-là Marianne était beaucoup plus vulgaire, et il se prit à la détailler avec complaisance.

— Vous ne m'avez pas répondu, monsieur Edouard ? poursuivit en souriant la jeune fille.

— Je n'ai pas l'habitude de répondre, répliqua-t-il, quand on ne pose pas les questions franchement.

— Eh bon Dieu ! répondit-elle, j'ai toujours été franche avec vous, puisque je vous ai questionné sur votre culotte d'homme des bois.

— Ma culotte n'est point divisible, mademoiselle, repartit sérieusement Edouard Barbedié, et le Fol peut être partagé, si telle était notre volonté à tous les deux.

Un moment Marianne resta toute songeuse.

— Vous ne me dites rien ? lui demanda le jeune homme.

— Ma foi, je n'avais pas songé que le Fol pût être partagé. M. Briançon m'avait dit que ce serait tout l'un ou tout l'autre : vous voyez bien que je suis trop franche, au contraire, puisque je vous parle de cela quand M. Briançon m'a défendu d'en parler.

— Et de quoi diable M. Briançon se mêle-t-il ? repartit avec humeur Edouard Barbedié.

— Il paraît qu'un notaire a le droit de se mêler de tout.

— Écoutez, mademoiselle, dit le jeune homme, voulez-vous qu'en dehors de M. Briançon nous nous occupions nous-mêmes de nos affaires ?

— Nous pouvons bien essayer, quand ce ne serait que pour nous distraire, répondit-elle avec un certain embarras qui lui faisait oublier la vulgarité. Oui, ajouta-t-elle ensuite, quand ce ne serait que pour rire.

— Non pas pour rire, mais très-sérieusement.

— Passez devant, je vous suis, répondit la jeune fille avec la vulgarité des premiers jours.

— Pour une cause ou pour une autre, dit Barbedié, je suppose entre nous un sentiment qui n'est pas un trait d'union.

— Eh bien ! après ?

— Si c'est moi qui refuse, vous avez le Fol ; si c'est vous qui refusez, j'ai le Fol ; n'y aurait-il pas moyen de couper la poire en deux, et par poire j'entends toute la fortune de mon oncle.

— Tiens, repartit Marianne, c'est peut-être une idée ; à vrai dire, je n'aime pas beaucoup votre culotte en peau de bique et votre bonnet de Cosaque.

— S'il faut vous parler en toute sincérité, dit Edouard Barbedié, je ne suis point émerveillé de votre chapeau en trompette et de votre énorme chignon ; pour votre robe d'étamine, je n'en dis rien, elle est chaude et il fait si froid ; mais dans tous les cas vos sabots sont de trop pour un parquet.

— Quelles seraient vos intentions ? demanda Marianne.

— Et les vôtres ? demanda Barbedié.

— Il est tard, les hiboux chantent dans les grands sapins, répondit la jeune fille ; je serais d'avis que nous attendissions à demain pour parler de nos affaires, car la nuit porte conseil.

— Alors à demain.

Ils se quittèrent ; mais ce soir-là, avant de se séparer, ils se donnèrent la main.

JEAN-JACQUES.

(La suite au prochain numéro.)

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

LÉVIS.

Nous avons tous besoin les uns des autres, aimons-nous, apportons-nous les secours de notre intelligence, de nos bras, et le bonheur de chacun se multipliera du bonheur de tous.

Eugène PELLETAN.

GASTON

(NOUVELLE HISTORIQUE.)

IV

— Mère, dit un jour Gaston à Madalena, qui était venue, elle aussi, à l'aimer, en voyant ses soins si assidus et si tendres, tout n'est pas fini entre nous : vous savez que dans cette malheureuse rixe de cabaret je n'ai fait que me défendre et vous m'avez rendu justice ; mais cela même vous dit que le caractère de votre fils est violent, agressif...

— Hélas ! répondit Madalena, en soupirant.

— Eh bien, le voilà à peu près guéri, bientôt il pourra sortir ; il faudra changer tout cela.

— Que vous êtes bon ! dit la vieille femme en lui prenant la main avec effusion ; si vous avez eu des torts, vous les rachetez au centuple depuis un mois. Ce que vous désirez est aussi mon vœu le plus cher, mais... comment y parvenir ?

— Si vos paroles ont été impuissantes, bonne mère, c'est que les exemples seuls produisent des effets merveilleux.

— Mais ces exemples, Scipion les lui donnait.

— Oui, mais Scipion était un frère, et un frère a peu de puissance pour lutter contre l'amour des plaisirs et une nature ardente.

— Mais, alors ?... où les trouvera-t-il ?

— En moi.

— En vous ! dit Madalena avec un certain étonnement. Tout ce que vous avez fait pour nous semble en effet me répondre de l'avenir ; seulement... je ne vous connais pas ; je sais que vous vous appelez Gaston, voilà tout. Quel mobile si puissant peut vous faire agir ?

— Ne m'avez-vous pas sauvé la vie au plus fort de votre colère et quand il suffisait d'un mot, d'un signe de vous pour me perdre ? Ne m'avez-vous pas placé sous la protection du Christ ? Eh bien ! c'est Lui qui m'a tracé dès ce moment ma ligne de conduite et m'a dit de ne quitter Junio que guéri et meilleur qu'avant. J'ai obéi à cette voix intérieure... laissez-moi faire, confiez-moi votre enfant et vous verrez que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Madalena répondit en pressant dans les siennes la main de Gaston.

— J'avais deux fils, lui dit-elle, l'un doux et bon, l'autre violent, paresseux et emporté ; j'en aurai maintenant trois à souhait et je serai une heureuse mère.

V

Quelques mois se sont écoulés, nous retrouvons Gaston et Junio unis par les liens de l'amitié la plus tendre et la plus dévouée ; nous les voyons ensemble au travail, à l'étude, dans les promenades, au sein de la famille, mais plus au cabaret. Gaston a fait connaître à son élève les vraies jouissances de la vie ; il lui a appris le travail ; il l'a fait doux, bon, appliqué, reconnaissant et a calmé sa violence naturelle. C'est un homme transformé.

Un jour enfin, quand il crut son éducation complète, il annonça à la famille réunie son prochain départ pour Florence.

— Pour Florence ! s'écria Junio en pâissant, pour Florence ? Frère, tu veux nous quitter ?

— Il le faut, dit Gaston avec une dignité douce qu'on avait déjà remarquée en lui, il le faut absolument. J'ai là aussi des

devoirs à remplir, non certes aussi impérieux que celui que je viens d'accomplir ici, mais toutefois je ne puis m'y soustraire plus longtemps. Seulement, je veux vous faire une prière.

— Une prière de vous est un ordre ! dirent-ils tous à la fois ; vous avez été si bon que nous ne pouvons rien vous refuser.

— Oh ! ne vous effrayez pas trop ; ce que je veux vous demander n'est pas difficile, ni pénible. Jusqu'à présent, vous m'avez reçu chez vous, je désire vous avoir un jour chez moi.

— Chez toi ? dit naïvement Junio, mais ce n'est pas du nouveau, cela ! J'y suis allé souvent, et chaque fois nous y avons gaiement vidé la coupe de l'amitié, après le travail de la journée.

— Cette fois, je viendrai vous chercher tous trois.

— Et à quand le festin ? dit Scipion en riant.

— Après-demain, si vous voulez. C'est le jour de la Fête-Dieu. Nous nous trouverons réunis.

— Accepté ! dirent les deux jeunes gens.

— Et vous aussi, mère ? dit Gaston.

— Je suis bien vieille, mon ami, et ne bouge plus guère de chez moi.

— Vous ferez exception pour votre troisième fils. Je viendrai vous prendre en voiture.

— En voiture ! fit Junio en riant, en voilà du luxe !

— Une fois n'est pas coutume et vous me ferez tant de plaisir !

— Allons, soit ! je viendrai, c'est convenu !

— Bon, cela !

Et Gaston l'embrassa sur les deux joues.

VI

Le jour de la Fête-Dieu est un grand jour à Rome : la ville catholique se pare de ses plus beaux atours et tout le peuple est en liesse.

Vers huit heures du matin, un brillant équipage s'arrêta à la porte de la modeste habitation de Madalena et un valet de pied descendit du siège pour la prier d'y prendre place avec ses enfants. La bonne femme, étonnée de ce cérémonial inaccoutumé, demanda si son fils Gaston n'était pas là ; le valet répondit en souriant qu'il l'attendait à la maison.

Au bout de quelques minutes, le carrosse s'arrêta devant un palais somptueux, et ce fut Gaston lui-même qui vint ouvrir la portière.

— C'est bien ! dit-il à ses trois convives, d'être fidèles au rendez-vous. D'ici nous verrons admirablement la fête. Vous savez, mère, qu'aujourd'hui on ne travaille pas.

Madalena, stupéfaite de cette réception et du luxe de ce palais, se laissa, ainsi que ses fils, conduire dans une magnifique galerie de tableaux dont les croisées donnaient sur le Tibre. Elle n'osait plus parler.

Junio prit le premier la parole :

— Frère, dit-il à Gaston, quelle surprise nous as-tu ménagée ? et chez qui sommes-nous ici ?

— Chez moi, répondit simplement Gaston.

— Chez toi !... chez vous ! s'écria Junio stupéfait ; mais alors, quelle est cette énigme, à laquelle j'avoue ne rien comprendre ?

— Le mot en est bien simple, mon cher Junio : ton ami ne t'a fait connaître que la moitié de son nom ; l'autre moitié te dira tout. Ce n'est plus Gaston seulement qu'il faut m'appeler, mais Gaston de Médicis.

— Gaston de Médicis ! s'écrièrent les deux ouvriers, mais qu'est-ce alors que cette rixe au cabaret, ce coup de poignard, ces soins vigilants et assidus ?... Tout cela n'est-il qu'un rêve ?

— Tout cela est bien réel et quelques mots l'expliqueront facilement. Venu de Florence à Rome où j'avais racheté ce palais habité par ma famille depuis plusieurs siècles, j'ai eu la curiosité de connaître, dans tous leurs détails, les mœurs de la Ville Eternelle ; pour cela, j'ai pris un déguisement et me suis promené

sur les places, au milieu du peuple; je suis allé aux spectacles, aux fêtes; enfin, j'ai voulu tout voir, même les cabarets, où se peint mieux qu'ailleurs l'esprit de la classe ouvrière... mais mal m'en a pris: oubliant mon rôle, j'ai été probablement trop grand seigneur pour le citoyen Junio qui m'a remis à ma place; je me suis fâché et j'ai pris de grands airs peu en harmonie avec ma nouvelle condition; j'ai reçu un coup de poing très-bien appliqué, et j'ai riposté par un coup de poignard... Irrité alors contre moi-même, j'ai senti, trop tard, une faute qui pouvait, sinon me conduire à l'échafaud, on n'y fait guère monter un Médecin! mais faire honte à ma famille. J'ai compris d'ailleurs que j'avais commis un crime. La sublime action de votre mère m'a montré combien il était odieux et j'ai pris la résolution de l'expier. Ai-je réussi? C'est à vous à le dire. Si vous m'avez pardonné, je suis content.

Gaston cessa de parler et tous trois se jetèrent à ses pieds. Il les releva avec vivacité.

— Non, leur dit-il, c'est dans mes bras que je dois presser ma mère et mes frères, car vous l'êtes toujours, je veux que vous les soyez... J'ai peut-être fait un peu de bien à Junio, mais vous m'en avez fait un plus grand, sans le savoir: vous m'avez appris que le vrai bonheur de cette vie est dans la foi, la simplicité, la bonté et le pardon.

H. ROUX-FERRAND.

REVUE DES MAGASINS

Le *Paradis des Dames* vient de mettre en vente un choix considérable d'articles de blanc, — toiles, calicots, linge, lingerie, etc., — dans des conditions de qualité et de prix vraiment exceptionnels. Nous engageons les mères de famille et toutes les maîtresses de maison à visiter les magasins dont nous parlons (rue de Rivoli, 8 et 10) afin de profiter de si grands avantages.

Voici, du reste, quelques détails très-sommaires, qui donneront une idée du bon marché sans précédent de tous les objets de cette exposition: Toile cretonne de Lisieux, pur fil de main, demi-blanc, pour chemises (largeur 80 cent.), à 1 fr. 05. Toile cretonne blanche de Lisieux pur fil, pour les plus grands draps (largeur 1 m. 20), à 1 fr. 95. Ces deux lots sont tels qu'on ne saurait rien trouver de plus avantageux.

En linge de table, de très-belles serviettes ouvrées, damier pur fil (long. 90 cent.), à 8 fr. 40 la douzaine. Une affaire importante de très-beaux services damassés, à fleurs ou dessins divers, avec une nappe encadrée, pour douze couverts, à 25 fr. Du madapolam très-fin et fort (largeur 83 cent.), pour chemises, camisoles, jupons, etc., à 13 fr. 50 la pièce de dix-huit mètres. Parmi les mouchoirs de poche, nous en avons vu en pur fil, beau blanc et grande taille, à 5 fr. 90; d'autres en batiste de Valenciennes pur fil, avec riche initiale brodée au point d'arme, à 7 fr. 50 la demi-douzaine.

Des draps confectionnés, sans couture, en belle toile blanche pur fil (largeur 2 m. 40, longueur 3 m. 50), à 10 fr. le drap. Des taies d'oreiller à boutons, en belle toile de Cholet, à 2 fr. 25.

Mais ce sur quoi nous voulons fixer particulièrement l'attention de nos lectrices, c'est sur l'article *trousseau de pension*, si bien soigné au *Paradis des Dames*, qui s'en est fait comme une spécialité. Que de mères se sont applaudies d'avoir chargé cette maison de ce soin: embarras de moins et profit pour la bourse! Voici, pour une fillette de dix ans, un devis de trousseau composé d'objets très-soignés et de longue durée: — Six chemises de jour, à 3 fr. 25 l'une; six chemises de nuit, à 4 fr. 25; six pantalons, en madapolam, à 1 fr. 95; trois jupons blancs en madapolam, à 3 fr. 25; six bonnets de nuit en brillanté, à 95 cent.; six cols toile, à 85 cent.; six paires de bas en coton, à côtes, à 1 fr. 50 la paire; six paires de bas de laine, à côtes, à 2 fr. 25 la paire.

Les chemises de jour pour petits garçons du même âge sont cotées à 2 fr. 75 en très-bonne qualité, avec col, plastron et poignets nouveaux. On trouve également au *Paradis des Dames*, et toujours pour la même destination, des gilets de tricot à 1 fr. 75, des caleçons à 1 fr. 75 et des jupons à coulisses à 2 fr. 25.

Quant aux mouchoirs de poche et aux serviettes, il est facile de faire un choix en prenant pour point de départ les indications que nous avons données en commençant cette revue.

— La *Teinturerie européenne* (26, boulevard Poissonnière) possède seule le secret de teindre parfaitement toutes les soieries, y compris la faille,

si rebelle ordinairement à ce genre de travail, en leur laissant le brillant et la souplesse du neuf.

Cette maison se charge de teindre pour *deuil* les costumes tout faits et de les rendre sans délai aucun. On peut également lui confier, avec la plus complète sécurité, la teinture fine pour ameublement et tout ce que comporte son état.

— Il faut renoncer à porter le costume actuel, si l'on n'adopte un corset irréprochable par sa forme et des jupons-tournures intelligemment compris. La généralité des femmes le sait et se fait une loi de suivre ce principe: aussi, dans aucun temps, n'a-t-on vu de plus jolies tailles et de plus gracieuses tournures qu'aujourd'hui.

La maison de M. DE PLUMENT (33, rue Vivienne) se recommande entre toutes par le joli choix de ses modèles. Les améliorations qu'elle apporte journellement dans la fabrication de ces auxiliaires intimes de la toilette sont toujours bien comprises. Suivant pas à pas la mode et réglant ainsi les modifications à apporter aux corsets ou aux jupons, M. de Plument ne peut que réussir.

Aussi, pas une taille ne résiste à l'impulsion donnée par le joli corset *Sultane*, par exemple: la plus épaisse s'amincit, se découpe et se cambre comme par enchantement. C'est du reste à ces propriétés si précieuses que ce modèle doit le grand succès dont il jouit. Etabli en fin coutil blanc, garni de peluche et de valenciennes, avec un lacet de soie, le corset *Sultane* possède un ensemble de grâces incomparables. Rien qu'à le voir on désire le porter!

Le jupon *Ninon* et la tournure *Ninette*, la jupe *Royale*, la jupe *Louis XV* et la jupe *Henri IV* se recommandent d'une façon spéciale au milieu de la remarquable collection de la maison de Plument et chacun par des propriétés particulières.

SPÉCIALITÉS

La *Reine des Abeilles* est toujours la reine des fleurs et des parfums, et M. VIOLET l'humble exécuteur de ses décrets. Aussi le palais de cette puissance souveraine (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) continue-t-il d'être des plus fréquentés; là tout a en vue le culte de la beauté!

Ce culte se manifeste par les soins que l'on donne à sa personne et par le choix des moyens employés. La *Reine des Abeilles* procède par catégories, et par catégories raisonnées, dont la classification comprend: les eaux toniques, les crèmes rafraîchissantes et les poudres adoucissantes.

Parmi les eaux de toilette, citons celles qui ont la glycérine pour base et dont les parfums sont très-variés: à l'ess-bouquet, aux violettes de Parme, au Portugal, à la verveine, aux fleurs d'Orient, etc.

Les crèmes recommandées par Violet sont: la crème Pompadour, — la plus célèbre de toutes; la crème de Beauté; la crème froide, au lys de Cachemir; la crème au suc de fraises; les cold-cream au lait de roses ou au lait d'amandes, etc.

Les poudres et veloutines qui donnent au teint l'éclat, la fraîcheur et la velouté de la jeunesse se comptent en grand nombre au *Palais des Abeilles*. Spécifions pourtant et donnons une mention particulière à la poudre au lys de Cachemir, adhérente, invisible, inaltérable, et dont l'emploi est infailible pour donner au teint le plus rebelle une fraîcheur charmante.

Quant aux savons, pommades et élixirs, on n'a que l'embarras du choix; mais on n'aura jamais rien à regretter en prenant le *Savon royal de Thridace*, dont la réputation est universelle; le *Baume de violettes*, pommade fondante qui assouplit et embellit la chevelure; et l'*Emulsine*, le dentifrice par excellence, qui donne aux dents une blancheur nacrée et parfume agréablement l'haleine.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — chalet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements: à Paris chez le propriétaire M. Goubaud père, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à Lagny chez M^e Dumont, notaire.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.